# Le Nain jaune : journal politique, littéraire et financier...



. Le Nain jaune : journal politique, littéraire et financier.... 1866-09-01.

Nouvelle série. — Quatrième Année. TRENTE-CINQ CENTIMES N° 311. — Samedi 1er Septembre 1866

LE NAIN JAUNE
PARAIT
Deux fois par Semaine
LE MERCREDI ET LE SAMEDI

104 numéros par an
LES MANUSCRITS NON INSÉRÉS SONT BRULÉS

Prix d'Abonnement
AU JOURNAL
LE NAIN JAUNE

| PARIS | | DÉPARTEMENTS | |
|---|---|---|---|
| Un An...... | 36 fr. | Un An...... | 40 fr. |
| Six Mois.... | 19 | Six Mois... | 21 |
| Trois Mois.. | 9 50 | Trois Mois.. | 10 50 |

BUREAUX
9, boulevard des Italiens, 9





Prix d'Abonnement
AU JOURNAL
LE NAIN JAUNE

| PARIS | | DÉPARTEMENTS | |
|---|---|---|---|
| Un An...... | 36 fr. | Un An...... | 40 fr. |
| Six Mois.... | 19 | Six Mois... | 21 |
| Trois Mois.. | 9 50 | Trois Mois.. | 10 50 |

BUREAUX
9, boulevard des Italiens, 9

# LE NAIN JAUNE

SOMMAIRE



## BULLETIN

Je n'ai pas le droit de vous dire ici : Etes-vous pour la grandeur de la France ? Ou bien, êtes-vous simplement pour la grandeur de la Prusse? La grandeur de la France, ne regarde le citoyen français, que s'il a, comme M. Guéroult, par exemple, une autorisation préalable, et je ne l'ai pas. Mais il me reste le droit de vous dire : Etes-vous pour les *Thugs* de l'Inde, ou êtes-vous pour les *Cannibales* de Saint-Domingue? Et fort heureusement, c'est assez pour vous intéresser. Il se trouve que les *Cannibales* et les *Thugs* forment la grande question du jour. Le *Petit Journal* a le département des Thugs et la *Petite Presse*, cousine germaine, dit on, du *Petit Moniteur*, a le département des Cannibales. Appuyé sur l'urne penchante d'où coulait incessamment l'inépuisable fleuve des Résurrections de Rocambole, le *Petit Journal* vivait tranquille et fier du progrès de sa caisse. Tout à coup Rocambole déserte et passe à la *Petite Presse*; Rocambole, devenu ambitieux et élevé aux honneurs de littérature d'Etat, dédaigne son premier asile. O douleur! ô colère! O inconstance de Rocambole! Que faire et que devenir, sans plus l'ombre de Rocambolerie! C'est alors que le *Petit Journal* invente les *Thugs*! — Echec à la *Petite Presse*! — Mais voici venir à la *Petite Presse* le renfort des *Cannibales*. — Echec au *Petit Journal*. La partie, vous le voyez, est vigoureusement engagée; les paris sont ouverts; la France est palpitante. Tenez-vous pour les Thughs; tenez-vous pour les Cannibales?

On se moque de M. Millaud et l'on se moque aussi de l'immense public qui se laisse prendre et allécher par les réclames on ne peut plus patriarcales que semblent affectionner M. Millaud et ses imitateurs. On a tort. Ce n'est pas la faute du public. Ce n'est pas la faute de M. Millaud. Le public ne peut acheter sur le marché que ce qui s'y vend; et M. Millaud ne peut pas s'amuser à y vendre les denrées interdites. Il est pour cela citoyen trop dévoné aux lois et négociant trop sage. M. Millaud prend son siècle comme il est, et il tâche de s'y mouvoir de son mieux. Si le Mirabeau, le Châteaubriand, l'Armand Carrel, le Benjamin Constant, le Montesquieu, le Voltaire et le Rousseau avaient accès sur la place, il ne ferait aucune difficulté de débiter du Constant, du Carrel, du Mirabeau, du Voltaire, du Montesquieu, et ne doutez pas qu'avec son habileté éminente de journaliste, il n'écoulât cette marchandise aussi aisément que la camelotte dont le *Petit Journal* fait commerce. Oh! il n'a pas de préférence pour le cycle de Rocambole! Mais il est arrivé en France « où tout arrive » qu'il n'y a de possible en littérature que Rocambole. Ira-t-il donc se gendarmer là-contre! Point; ce serait d'un fou! Va donc pour *Rocambole*. Achetez, messieurs, voilà *Rocambole!* Et M. Millaud fait fortune, il bat monnaie, il élève des maisons, des imprimeries, des palais, avec la niaiserie publique; innocent lui-même de cette niaiserie, ne l'ayant ni créée, ni développée, et se contentant d'en tirer profit puisqu'aussi bien, il n'a pas plus entre les mains le moyen d'y porter remède qu'il n'a eu celui de la créer.

Quand j'apprends que les affiches jaunes de M. Millaud avec leurs vers de Lamartine, leurs têtes de mort et leurs caractères prétendus indostanis, ont élevé en un seul jour de 30,000 exemplaires le tirage du *Petit Journal*, je laisse aux beaux esprits les airs de dédain. Je ne dédaigne pas un homme qui remporte de tels succès avec des moyens aussi simples, je l'admire; il a du génie. — On ne s'occupe plus de la bataille de Sadowa et de la frontière du Rhin, disait M. Millaud avec sa bonhomie ordinaire dans une de ses récentes annonces; on ne s'occupe, on ne parle, on ne s'inquiète que des Thugs, l'histoire la plus merveilleuse, la plus émouvante, la plus horrible, etc., etc. — Rien de plus vrai et voilà précisément ce que j'appelle l'instinct de génie. C'est avoir du génie, de deviner que le goût de la lecture en se propageant sous un certain climat moral peut mener un peuple à ne plus songer qu'aux 3,266 étrangleurs de l'Inde, Catilina fût-il aux portes. M. Millaud seul, et pas un autre que lui, n'a deviné cela à temps! Allez dire un peu à la plupart de nos philosophes que la diffusion de l'instruction élémentaire est, par elle-même et par elle seule, un fait indifférent; qu'elle peut être même, dans telles ou telles conjonctures, un fait funeste, propre à aggraver plutôt qu'à soulager les maux de la société; qu'il y a dans la lecture un principe d'abêtissement public et de corruption intellectuelle, aussi bien qu'un principe de progrès moral et d'élévation; qu'un homme qui sait lire n'est pas nécessairement plus éclairé qu'un autre ni plus en mesure de s'éclairer, si tout concourt à ne mettre à sa portée que des fadaises imprimées; que l'école, en un mot!... Je m'arrête; j'en ai assez dit pour que beaucoup de mes contemporains m'accusent de vouloir secrètement les ramener aux ténèbres du moyen âge. M. Millaud, cependant pensera *in petto* que je n'ai pas tort, puisque le nombre des admirateurs de Rocambole croît en raison du nombre des Français qui savent lire.

Et maintenant, chers lecteurs, tenez-vous pour les Thugs; tenez-vous pour les Cannibales?

J.-J. WEISS.

## LE CABLE TRANSATLANTIQUE

OU LE PROGRÈS MORAL ET LE PROGRÈS INDUSTRIEL

—

I

Si l'on veut se faire une idée de notre décadence intellectuelle, il faut lire les articles qui ont été inspirés par le câble transatlantique.

On y trouve ce lyrisme à la Prudhomme, cet enthousiasme vague, mais dépourvu de toute critique, qui caractérisent les époques où l'intelligence humaine, ramollie, semble retomber dans les illusions du mysticisme primitif.

Certes, nous ne venons pas prétendre que la puissance du génie humain, asservissant une force de la nature au point d'en faire le trait d'union de deux mondes séparés par l'Océan, dût être l'objet d'une médiocre admiration. Nous ne voulons pas même ici nous mettre à la remorque de M. Babinet qui a cru devoir prédire l'avortement prochain de la grande entreprise. Il y a là une question que l'expérience seule est appelée à résoudre. Nous sommes d'ailleurs convaincus qu'alors même que les prédictions du spirituel académicien s'accompliraient, qu'alors même que les sels de la mer corroderaient l'ingénieuse armure des fils conducteurs

chargés de porter la parole humaine à travers les flots, la science trouverait un jour ou l'autre le moyen de les réparer facilement ou même de les soustraire jusqu'à un certain point à une action destructive. Le pouvoir du temps est seul invincible.

Donc, nous applaudissons des deux mains à une tentative qui vient d'être couronnée d'un premier succès et d'un succès que l'on saura rendre définitif. Nous applaudissons surtout à la sainte obstination de ces Anglais qui n'ont pas été découragés par une première défaite, et qui, au milieu des sottes plaisanteries des prétendus beaux esprits, ont su reprendre leur tâche difficile et coûteuse avec une confiance imperturbable.

Mais, ce que nous ne pouvons supporter sans une indicible impatience, c'est qu'on vienne renouveler éternellement, à propos du câble victorieux, ce lieu commun insipide, que le progrès industriel nous donnera par sa seule vertu le progrès moral, et qu'il suffit d'une chaîne électrique entre deux mondes, pour reconstruire l'unité humaine.

De pareilles exagérations d'enthousiasme ne sont pas seulement ridicules, elles sont funestes.

Elles tendent à détourner la raison humaine de sa tâche la plus noble et la plus essentielle.

II

Il y a trente ou trente-cinq ans des docteurs nous répétaient sur tous les tons que lorsque les divers peuples de l'Europe seraient reliés par un vaste système de chemins de fer, on verrait les haines s'éteindre, les habitants des deux côtés des frontières tomber dans les bras les uns des autres, et que la guerre serait vaincue par l'industrie.

Or, qu'avons-nous vu? Les chemins de fer ont transporté à travers les peuples les canons et les armées. La guerre a pris, si l'on veut, un caractère industriel, en ce sens que les inventions mécaniques y ont pris un plus grand rôle; mais elle n'a pas abdiqué.

Sans doute, il est permis d'admettre, au point de vue moral, que des peuples qui sont en communication perpétuelle d'affaires, deviennent moins étrangers les uns aux autres; certaines causes de haines réciproques disparaissent, d'autres surgissent, précisément parce qu'ils se connaissent mieux; mais, alors même qu'ils arrivent à sentir plus intimement qu'ils sont faits pour ainsi dire de la même pâte et de la même substance, par quelle illusion naïve rêverait-on que ce sentiment doit suffire à entretenir parmi eux une paix constante et des concordes sans nuages?

Toute l'histoire nous apprend que ce sont les peuples engagés dans une même civilisation, et en rapports perpétuels les uns avec les autres, — les peuples frères, —qui ont été le plus constamment des peuples ennemis.

Les villes grecques de l'antiquité vivaient sur le même fonds d'idées, de croyances, d'instincts, de sentiments; elles étaient liées par mille relations commerciales; elles avaient des institutions analogues, elles se visitaient sans cesse, elles se rencontraient dans de grandes solennités publiques. Qu'est-ce pourtant que leur histoire, sinon l'histoire lamentable de guerres sans cesse renouvelées et qui finirent par les soumettre toutes à un demi-barbare?

Le même phénomène se retrouve dans les annales du vieux Latium et dans celles de l'Italie du moyen âge. Certes, du onzième au seizième siècle, les cités italiennes avaient assez d'ennemis communs pour arriver à la concorde par le besoin d'une défense solidaire, et par leur union dans une même haine. Mais cette haine même ne put les rallier. En vain des apôtres éloquents de la paix se répandaient sans cesse sur les routes et dans les bourgs ensanglantés, criant: *Fraternité! fraternité!* et agitant sur la foule, un moment apaisée, des rameaux d'olivier. Chaque cité combattait la cité voisine avec plus de rage encore que l'ennemi commun, l'empereur d'Allemagne. On arriva à grand'peine, dans quelques moments de crise et d'enthousiasme, à des coalitions mal concertées; mais jamais ces ligues ne furent universelles, et, à peine formées, elles étaient déjà menacées de dissolution.

III.

Il serait inutile de multiplier les exemples; seulement nous n'en concluons pas — il faut le remarquer —que le genre humain n'arrivera jamais à une ère de concorde. Il y arrivera très-certainement, mais il y arrivera par une transformation dans ses idées morales et par les conséquences de cette transformation; il n'y arrivera point par le simple fait de nombreuses relations d'affaires.

L'électricité et la vapeur diminuent l'espace entre les hommes; mais il ne suffit pas que les hommes vivent à côté les uns des autres, pour qu'ils vivent dans ces rapports vraiment légitimes qui sont la première condition de la concorde. *Odium finitimorum pessimum.*

Or, si les grandes découvertes mécaniques qui remplissent et glorifient notre siècle ne sont pas même capables d'assurer le triomphe de l'esprit de paix et de concorde, quelle autre vertu engendreront-elles par elles-mêmes? Nous donneront-elles à un plus haut degré le sentiment de la dignité humaine, source de toute moralité? Nous feront-elles même comprendre et pratiquer les devoirs de la vie domestique? Nous inspireront-elles le goût de la justice et le besoin du dévouement?

Jamais les grandes voies romaines n'ont été mieux tenues qu'au second siècle de notre ère, jamais de plus beaux aqueducs n'avaient encore porté la fraîcheur dans les villes; à cette heure apaisée en apparence, qui précédait tant de désastres futurs, la civilisation antique était arrivée au sommet de sa prospérité matérielle; les nations se touchaient pour ainsi dire les unes les autres, du fond de l'Asie-Mineure jusqu'aux limites de l'Armorique, et des bords du Danube jusqu'aux sables des déserts africains. Ces relations multipliées des hommes et des peuples, ces routes splendides, larges comme une place publique, solides à défier les siècles, ont-elles suffi au progrès moral du genre humain? N'ont-elles pas été contemporaines de la plus épouvantable décadence qui se soit jamais vue?

IV

Ce n'est pas à dire, bien entendu, que les découvertes industrielles ne soient pas admirables en elles-mêmes et ne puissent être fécondes pour le bien. Les hommes, qu'elles rapprochent, ont à mettre en commun des idées généreuses et des sentiments vraiment dignes d'une personne morale et libre; elles sont entre leurs mains un instrument merveilleux; elles décuplent, pour ainsi dire, ce qui préexiste au fond de l'âme humaine. Mais par cette raison même, lorsque l'âme humaine a perdu sa noble fierté et ses élans vers l'idéal, les plus beaux mécanismes du monde ne la guérissent pas; au contraire, en rendant les contacts plus fréquents, ils augmentent la corruption universelle.

On nous répondra sans doute: l'imprimerie ne fut qu'une invention mécanique, et elle a renouvelé le monde.

Mais si l'on y regarde de près, on verra d'abord que l'imprimerie a produit ses merveilleux effets, non pas précisément en unissant davantage les hommes, mais au contraire en leur permettant de s'isoler dans la liberté puissante et rénovatrice de leur raison individuelle. Avant l'imprimerie l'enseignement de l'homme par l'humanité était un enseignement oral, c'est-à-dire, celui qui asservit le disciple au maître, l'individu à la tradition. Pour apprendre la philosophie et la théologie, qui alors était inséparable de la philosophie, il fallait vivre dans l'une des trois grandes universités du temps, Paris, Oxford, Cologne; on s'y trouvait en contact perpétuel avec des milliers de disciples de tout âge et de toute condition, sous l'action directe de maîtres autorisés et jouissant d'une influence énorme; Albert le-Grand, Thomas d'Aquin, Waron, Scot, Ockam. Dans ce milieu plein de tumultes, sous cette action énergique, la raison personnelle subissait par une fatalit presque inexorable un entraînement dont elle se rendait à peine compte. La suprême efficacité du livre imprimé fut de permettre à l'homme de penser dans le silence, en lui-même et par lui-même. Bien loin de serrer encore le lien qui le rattache à ses semblables, elle le desserra pour ainsi dire, elle l'empêcha d'être une chaîne.

De plus, l'imprimerie fut bien plus une innovation morale, qu'une innovation mécanique.

Inventer des caractères mobiles n'était pas un trait de génie au XV^e^ siècle. Les anciens en avaient connu l'usage; à Rome, les pharmaciens s'en servaient pour leurs étiquettes. Le trait de génie fut de comprendre que l'emploi généralisé de ces caractères mobiles pouvait exercer une influence énorme sur les développements futurs de l'esprit humain.

Or, on le comprit peu à peu et par l'effet même du progrès de la philosophie et surtout de l'esprit philosophique.

Examinez un manuscrit du XII^e^ siècle. Les lettres y sont tracées avec un soin merveilleux et une lenteur désespérante. On sent, quand on contemple cette belle et large écriture, que les années ne coûtaient rien aux copistes, et qu'ils n'éprouvaient aucun besoin de propager rapidement la pensée humaine.

Au treizième siècle, l'écriture, superbe encore, devient plus mince et plus rapide; les abréviations sont déjà assez nombreuses, les lignes se serrent les unes contre les autres; on économise le parchemin. La raison a déjà une certaine tendance à rayonner sur de nombreux esprits.

Enfin, dans les deux siècles suivants, on écrit pour ainsi dire à la course; la main du copiste semble dévorer le parchemin et l'épargner en le dévorant; chacun a son système d'abréviation. Les lignes se croisent les unes sur les autres. L'écriture elle-même semble demander un procédé plus expéditif et plus général qu'elle même pour transmettre les idées impatientes.

L'invention de l'imprimerie est fille de ce besoin de propagande intellectuelle et de mouvement qui est le caractère propre de la renaissance.

Voilà pourquoi, bien qu'elle ne présentât pas des difficultés mécaniques très-considérables, elle attendit la renaissance pour apparaître. Si Guttemberg était né du temps de Cicéron, sa découverte n'aurait servi qu'à quelques pharmaciens de Rome, et il est probable que le souvenir même n'en serait pas resté parmi les hommes au milieu des invasions barbares, où tant de secrets de l'industrie ancienne ont péri.

Il ne faut donc jamais, lorsqu'on étudie les effets probables d'une découverte industrielle, alléguer l'exemple de l'imprimerie: l'imprimerie est comme l'écriture, comme le langage lui-même, un fait intellectuel, et c'est pour cela que son influence a été si merveilleusement libératrice. La parole répond au premier éveil de la pensée; l'écriture répond au besoin d'une certaine analyse; l'imprimerie est l'instrument de la pensée qui veut s'affranchir.

Le câble transatlantique et les chemins de fer ne sauraient avoir aucune de ces merveilleuses propriétés intellectuelles et morales; ils attestent certainement avec un éclat incomparable la souveraineté que le génie de l'homme exerce sur la nature, mais ils ne transforment pas ce génie, et par conséquent ils ne le dispensent pas de la tâche d'agir sur lui-même pour se renouveler.

FRÉDÉRIC MORIN.

# POESIE

—

## ADAGIO

La rue était déserte et donnait sur les champs.
Quand j'allais voir, l'été, les beaux soleils couchants
Avec le rêve aimé qui partout m'accompagne,
Je la suivais toujours pour gagner la campagne;
Et j'avais remarqué que, dans une maison
Qui fait l'angle et qui tient ainsi qu'une prison
Fermée au vent du soir son étroite persienne,
Toujours à la même heure, une musicienne
Mystérieuse et qui sans doute habitait là
Jouait l'adagio de la sonate en *la*.
Le ciel se nuançait de vert tendre et de rose.
La rue était déserte; et le flâneur morose
Et triste, comme sont parfois les amoureux,
Qui passait, l'œil fixé sur les gazons poudreux,
Toujours à la même heure, avait pris l'habitude
D'entendre ce vieil air dans cette solitude.

Le piano chantait, sourd, doux, attendrissant,
Rempli du souvenir douloureux de l'absent
Et reprochant tout bas les anciennes extases.
Et moi, je devinais des fleurs dans de grands vases,
Des parfums, un profond et funèbre miroir,
Un portrait d'homme à l'œil fier, magnétique et noir,
Des plis majestueux dans les tentures sombres,
Une lampe d'argent, discrète, sous les ombres,
Le vieux clavier s'offrant dans sa froide pâleur,
Et, dans cette atmosphère émue, une douleur
Epanouie au charme ineffable et physique
Du silence, de la fraîcheur, de la musique.

Le piano jouait toujours plus bas, plus bas :
Puis, un certain soir d'août, je ne l'entendis pas.

Depuis je mène ailleurs mes promenades lentes.
Moi qui hais et qui fuis les foules turbulentes,
Je regrette parfois ce vieux coin négligé.
Mais la vieille ruelle a, dit-on, bien changé :
Les enfants d'alentour y vont jouer aux billes
Et d'autres pianos l'emplissent de quadrilles.

FRANÇOIS COPPÉE.

## TRISTESSE

De mes jours pâlissants le flambeau se consume.
A. DE LAMARTINE.

Tel que le vent qui souffle emportant dans sa course
Et le sable et la feuille, et fait rider la source,
Quand approche l'hiver avec ses sombres nuits;
Ainsi mes plus beaux jours s'en vont comme un nuage
Que pousse un vent d'automne, et mon cœur sans courage
Se consume accablé d'ennuis.

Mon âme est tout en deuil, et mes belles années
S'effeuillent comme fleurs par les autans fanées,
Laissant à chaque pas amertume et regrets;
Tout se voile à mes yeux et m'attriste et m'alarme;
Dans ce monde, pour moi, nul plaisir n'a de charme,
Dieu seul a mes pensers secrets.

Le flambeau de ma vie à s'éteindre commence,
De mes jours de printemps j'ai vu fuir l'espérance.
Comme un flot qui jaillit souvent coulent mes pleurs;
Mon cœur en longs soupirs laisse exhaler sa flamme,
Et je sens expirer le souffle de mon âme
Sous le lourd poids de mes douleurs.

Sur mon front soucieux, ridé par la souffrance,
Le malheur est empreint. Dès ma plus tendre enfance
On ne me vit jamais rayonnant de gaîté;
D'humeur douce, facile, égale et point austère,
Enfant, j'ai tout aimé des faux biens de la terre,
Surtout l'honneur, la liberté!

Quand jetant en arrière un regard triste et sombre,
J'énumère mes jours, de loin m'apparaît l'ombre
De quelques doux instants, hélas! trop tôt passés;
J'aime arrêter parfois mes regards solitaires
Sur ces jours fortunés où d'aimables chimères
Berçaient mes esprits délassés.

Vous qui voulez savoir pourquoi mon cœur soupire,
Pourquoi, triste, souvent, je fais vibrer ma lyre,
A l'ombre des forêts, sur les monts, dans les champs,
De ma vie écoutez le récit simple et tendre,
Et pardonnez, lecteurs, si je ne sais point rendre
Sur mon luth des accords touchants.

Je suis né de parents sans nom et sans fortune,
Vertueux, simples, bons, enfants de l'infortune,
Dans la coupe de vie ils burent sans goûter;
Moi, jeune, j'ai souffert et vu la mort s'abattre
Sur mon front qui penchait, et sans vouloir combattre
Elle me força de lutter.

A peine avais-je vu seize printemps éclore,
A cet âge où l'homme est dans son enfance encore,
Qu'une lugubre voix m'annonça mes malheurs.
Depuis ce temps, hélas! ma plus belle jeunesse
S'est passée en regrets, en sanglots, en tristesse,
Et mes jours sont baignés de pleurs!

Où donc porter mes pas, ma vague inquiétude?
Souffrant et rebuté, je vois l'ingratitude
Dans le cœur des humains croître de jour en jour:
L'enfant qui fut nourri dans le sein de sa mère,
Et l'épouse, et l'époux, l'ami, la sœur, le frère,
Ont oublié le pur amour.

Je suis comme un roseau battu par la tempête
Et pour qui nul soleil ne brille un jour de fête,
Sous l'aquilon grondeur pour jamais abattu;
Mais passager sur terre où règne l'injustice,
Chaque jour en fuyant vient hâter mon supplice
Et me fait chérir la vertu!

X...

# LIVRES

—

## LA COMÉDIE DE JEAN DE LA BRUYÈRE

—

M. Edouard Fournier vient de donner sur La Bruyère un volume en deux parties qu'il intitule *la Comédie de J. de La Bruyère*.

On croirait, à lire ce titre, que les personnages des *Caractères* vont descendre des vieux cadres où jusqu'ici l'on avait accoutumé de les admirer, entrer et se mêler dans une action commune, vivante et mouvementée, prendre leur part et jouer leur rôle dans quelque drame accidenté digne de ce grand nom de comédie que M. Fournier octroye si libéralement à son livre.

Il n'en est rien.

Nous sommes en présence d'un recueil de notes biographiques et bibliographiques très soigneusement rassemblées, avec la patience d'un liseur assidu et instruit, et dont quelques-unes sont originales et intéressantes, mais la plupart communes et déjà connues : de comédie, il n'y a nulle trace.

Il faut féliciter M. Edouard Fournier de n'avoir pas pris tout à fait au pied de la lettre le mot de M. Prévost-Paradol, qui sert d'épigraphe à son livre. C'est sans doute avec beaucoup de vérité que le jeune académicien a pu dire du chef-d'œuvre de La Bruyère : « que le mot de » *comédie* vient aux lèvres, lorsqu'on voit marcher avec » naturel tant de caractères originaux. » Mais de là, à composer cette comédie, à la mettre sur pieds, il y a une grande distance que M. Fournier s'est prudemment abstenu de franchir ; il s'est contenté de montrer La Bruyère derrière chacune des pages de son livre immortel; il a voulu expliquer l'homme par les écrits, éclairer certains points demeurés obscurs, révéler ce qui était resté dans l'ombre et que l'on commençait à désespérer de connaître. C'est assez pour donner son prix au nouveau travail de M. Edouard Fournier et en rendre la lecture attachante.

Les personnes d'un goût méticuleux se plaindront peut-être de ce que M. Fournier, dans cette tâche restreinte, dépasse un peu le but, et force les conclusions de ce qu'il regarde comme des découvertes d'une haute importance. Trouve-t-il quelque nouveauté, quelque détail inédit sur les origines, les commencements, les relations de son auteur, il en tire des déductions à l'infini, il affirme avec autorité, il nie résolûment. C'est un peu trop se presser, et aller trop vite sur des données encore bien fragiles. Mais enfin ce léger travers se conçoit dans un esprit qui se plait aux *infiniment petits* de la biographie et de l'anecdote et s'amuse aux bagatelles de rapprochements ingénieux et piquants; et, dès qu'il est possible de concevoir ce travers, il devient aisé de le pardonner à qui en est atteint. Le livre de M. Fournier ne souffrira pas trop de cette critique : on le lira, en y prenant plaisir.

I

Le mode, suivant lequel le livre des *Caractères* a été composé, n'est pas un des moindres attraits de cet étonnant ouvrage. Tout le monde sait que La Bruyère, en publiant sa traduction des *Caractères* de Théophraste, y ajouta d'abord une série de réflexions et de remarques personnelles qui forma la première édition de son œuvre originale. Le succès décida l'auteur à en donner une édition nouvelle, augmentée et corrigée, l'année suivante, et il continua de la sorte pendant sept années consécutives, à la plus grande joie des lettrés de son époque, qui trouvaient dans cette espèce de revue périodique un véritable *memento* des ridicules de la société polie au milieu de laquelle ils vivaient.

Le livre des *Caractères* restait ainsi toujours ouvert. La Bruyère y inscrivait chaque année, au fur et à mesure des observations que sa position dans le monde lui permettait de faire, un portrait, une caricature, un trait de mœurs ou de satire, une remarque fine et juste, une réflexion profonde et sévère. Tout donne à penser que chaque édition des *Caractères* était attendue avec une impatience que la postérité comprend, puisqu'elle est demeurée fidèle à l'admiration inspirée par cet *Annuaire philosophique et moral* des plus belles années du siècle de Louis XIV. Ajoutez que, du temps de La Bruyère, la curiosité était singulièrement plus éveillée que du nôtre, à l'endroit d'un recueil où l'on était sûr de tout entendre, de tout deviner, puisque les originaux de ces portraits étaient sous les yeux de tout le monde, et où le charme des allusions goûtées et comprises relevait la gravité des plus hautes leçons morales.

On voit par là que le livre de La Bruyère, pour ainsi dire tenu à jour, devait avoir pour ses contemporains quelque chose de l'attrait d'une chronique de bonne et haute compagnie; et par là aussi s'explique comment nous trouvons dans les *Caractères* un certain accent moderne qui nous rend ce livre plus familier et plus commode que bien d'autres ouvrages du même temps. La Bruyère est classique, c'est vrai; mais, si ce n'est pas l'offenser, on peut dire qu'il est le moins classique des classiques. Quelle que soit la force de son génie, le nerf et la vigueur que nous admirons en La Bruyère ne nous effrayent point trop : nous nous sentons de plain-pied avec lui; il travaille, il écrit et il compose suivant une méthode qui le rapproche de nous et de nos habitudes plus modernes; il a moins de solennité, d'appareil que les grands esprits de son époque et de sa société, et c'est justement ce qui nous plait en lui de savoir que son ouvrage n'est pas venu d'un seul jet, n'a pas été composé d'un seul coup et suivant un dessein ferme sévèrement arrêté à l'avance. Il voyait, il observait, prenait ses notes au hasard et au gré de sa fantaisie et de son humeur; et, l'année d'ensuite, son livre se trouvait enrichi d'une page nouvelle enchâssée avec un art délicat dans les précédentes, sans qu'il fût trop facile de distinguer entre la nouvelle et les anciennes. Les *Caractères* sont ainsi comme un recueil d'articles écrits au jour le jour; et, à l'heure qu'il est, nous n'avons pas de dédains, mais une faveur exagérée peut-être pour ce genre de compositions.

Serait-ce par hasard une injuste critique que d'apprécier de la sorte le livre de La Bruyère? Non, car la composition des *Caractères*, si elle a été telle que je me la représente, n'a pas eu pour effet d'enlever à cet incomparable ouvrage le principal mérite qui fait vivre les œuvres de l'esprit, c'est-à-dire l'éternelle vérité des idées qui y sont émises et des peintures qu'on y découvre. Que La Bruyère ait été ou non un écrivain *journaliste*, il importe assez peu pour sa gloire égale à celle des plus grands écrivains de notre langue. Au contraire, on serait presque tenté de lui compter pour quelque chose de plus cette méthode d'écrire si différente de celle que

l'on employait de son temps, et qui n'a ni altéré en rien sa vigueur intellectuelle, ni troublé la continuité de ses idées, ni dérangé son plan, ni obscurci la vue nette et claire qu'il avait des ridicules et des travers des hommes. Un pareil exemple de force d'esprit est peut-être unique dans l'histoire de la pensée humaine et tout à l'avantage de La Bruyère.

Ecrire au jour le jour, et cependant tracer pour l'éternité des portraits d'une vérité toujours nouvelle; composer à bâtons rompus, et poursuivre toutefois un dessein entier, complet, arrêté et fixé dans ses lignes principales; méditer longuement ses pensées, en retenir plus longtemps encore l'expression pour la mieux polir et la rendre plus nette et plus vive, n'est-ce pas là le triomphe de l'art de l'écrivain en même temps que la preuve la plus manifeste et la plus convaincante du génie le mieux fait et le plus robuste? La Bruyère a donné cette preuve et obtenu ce triomphe. Nul n'a approché de lui, parmi tous ceux qui, sans son génie, ont été obligés de suivre sa méthode, et s'il a été *journaliste*, — à sa manière, il est vrai, et dans un sens restreint — il est demeuré le plus grand des journalistes, en restant inimitable.

II.

La Bruyère eut beaucoup d'ennemis. Son élection à l'Académie française fit, en son temps, plus que du bruit; elle causa un véritable scandale que son discours de réception accrut au point que l'intervention de Louis XIV devint nécessaire, pour apaiser les ressentiments de la coterie qui s'y était opposée.

On se doute de tout ce qu'un livre comme les *Caractères* avait dû amasser autour du nom de l'auteur de colères terribles et de haines implacables.

La Bruyère était indépendant, et de plus très-courageux; sa liberté d'esprit, sa fierté se marquent à chaque page de son livre; on en sera d'autant plus surpris qu'on se rappellera l'état inférieur, l'espèce de domesticité véritable au sein de laquelle il vécut à la cour de Chantilly, où il enseignait l'histoire à Monsieur le duc, petit-fils du grand Condé. Cette maison n'était cependant pas faite pour donner à ceux qui y étaient admis comme serviteurs ou commensaux une haute idée d'eux-mêmes et de leur dignité. L'orgueil des Condés était proverbial; il avait atteint ses dernières limites depuis les grands jours de Rocroy et de Nordlingen. Monsieur le Prince fils de Condé « tenoit tout dans le tremblement, » dit Saint-Simon, et Monsieur le duc, l'élève de La Bruyère, se plaisait aux insultes grossières et aux plaisanteries cruelles. C'est lui qui s'amusa un beau jour à vider sa tabatière dans un verre de vin de Champagne et à le faire boire au poète Santeul « pour voir ce qui en arriveroit. » Il en arriva que le pauvre latiniste mourut: n'était-ce donc point assez d'avoir, une autre fois, reçu en pleine table un soufflet de madame la duchesse et d'avoir été obligé de chanter en beaux vers latins ce soufflet mémorable?

Mais La Bruyère avait en lui cette dignité native qui n'abandonne jamais les âmes qui se jugent et savent se placer au dessus de leur état. Car on ne voit pas qu'il ait eu trop à se plaindre de la grossière impertinence de supérieurs à qui il pouvait bien *appartenir*, comme on disait alors, mais à qui il ne céda jamais rien de la liberté de ses jugements ni de son caractère. Il vivait avec les grands, mais ne cessait pas de les observer; et les observer n'était-ce pas, du même coup, les peser, les juger, les mettre à leur vraie place, fort au-dessous de celle qu'un homme tel que La Bruyère se décernait dans sa pensée? Aussi comme l'on comprend l'amertume des remarques qui lui échappent sur l'injuste inégalité des faveurs de la fortune, la noble fierté des plaintes qu'il exhale sur l'insolence des parvenus, et aussi l'émotion profonde avec laquelle il parle de la misère du peuple de campagnes! La Bruyère, homme de cour, serviteur de princes durs et hautains, ne s'oublie pas un instant lui-même. Il resta toujours au fond ce qu'il se sentait être, homme du commun, qui doit tout à son mérite, à la culture de son esprit et à la hauteur naturelle des sentiments de son âme. L'état de condition qui fut le sien ne détourna pas le cours de ses pensées, et il demeura maître de son génie, quand ses talents étaient engagés et dévoués au service des princes et des rois.

L'indépendance des écrivains est de nos jours autrement assurée que du temps de La Bruyère. Oserait-on dire cependant qu'il se trouve parmi les gens de lettres qu'un caprice de la fortune rapproche des grands de notre époque et associe à leur destinée, une âme et un caractère de cette trempe? D'où vient que La Bruyère à cet égard reste encore le modèle des écrivains que l'espérance des faveurs attirent dans les cours ou que la nécessité peut y retenir? Et d'où vient surtout que ce modèle soit si peu et si mal imité, quand l'imitation semble si facile?

A ces questions il n'est d'autre réponse que celle-ci: la vraie fierté, l'indépendance véritable ne s'apprennent à l'imitation de personne, pas même de La Bruyère: chacun les possède et les porte en soi, de nature et comme à son insu. Ce n'est pas la sympathique contemplation des misères et des injustices humaines qui a donné du ressort à l'âme de La Bruyère; c'est parce qu'il était homme dans l'acception entière et généreuse de ce mot qu'il accordait aux infortunes imméritées un regard de pitié douloureuse, et c'est aussi parce qu'il était homme, que l'insolence de ses supérieurs n'eut jamais de prise sur la liberté de ses opinions.

E. Spuller.

## HISTOIRE

D'UN

# FAIT DIVERS

(NOUVELLE)

—

Suite.

Mais Emmy, désormais, pouvait-elle être heureuse? Ce n'était plus l'infidélité de son mari qui l'affligeait. Faut-il le dire? Quand Mme Denjot lui rendit compte du succès de sa démarche près de Léocadie, elle n'en conçut que regret. Eh! qu'on le laissât porter son amour à d'autres, et qu'il ne revînt jamais à elle, maintenant qu'elle ne l'aimait plus, maintenant qu'elle appartenait toute entière à d'autres rêves, si chers et si purs!

Les duretés de Gervais, ses soupçons, ses injures, ses mauvais traitements, elle acceptait tout cela, pourvu qu'on lui laissât, abritée dans son cœur, sans la chasser par une fausse réconciliation, par aucune insulte, l'image chérie d'Olivier. Elle ne le voyait plus sous ses yeux, mais il était constamment dans sa pensée. Elle était dévorée d'inquiétude pour lui. Il était si malheureux de ne plus la voir! Ah! s'il pouvait l'oublier! du moins ne plus penser à elle que comme à une amie. Elle se disait cela; mais en pleurant. Puis, elle séchait courageusement ses larmes en répétant: Il le faut! Elle embrassait Paulette, la faisait jouer, lui contait des contes, et déjà s'efforçait de lui apprendre ses lettres. Certaines âmes peuvent vivre d'une souffrance aussi bien que d'un bonheur, pourvu que cette souffrance leur soit chère et sacrée.

Emmy ne voyait plus Olivier; mais elle voyait Victorine Levert. La petite femme eût jeté des cris d'horreur, si on l'eût accusée de favoriser d'illicites amours. Mais elle arrivait essoufflée chez son amie, l'embrassait fortement, la regardait sans parler et, d'un air gros de réticences, entamait une conversation banale. Puis l'interrompant tout à coup:

— Mon Dieu! je m'étais promis de ne rien dire; mais voilà la figure de ce pauvre garçon qui me revient. Il est si triste! Il ne vit que des nouvelles que je lui donne de toi. Et ce soir, il va m'étourdir de questions: Comment est-elle? Que fait-elle? A-t-elle à souffrir de son mari? Pense-t-elle à moi? Qu'a-t-elle dit? Il est si drôle qu'il a l'air de trouver extraordinaire que je ne lui rapporte pas toutes tes paroles, exactement. Ah ça! lui dis-je, mais écoutez donc, mon cher, je l'aime bien; mais je ne suis pas amoureuse d'elle, moi. Si tu savais comme il m'attend, et comme il m'aborde! et comme il m'écoute! Il semble que j'aie retenu quelque chose de toi. C'est heureux que Jules ne soit pas jaloux. Enfin, il m'a chargée de te dire, — je ne devrais pourtant pas m'acquitter de cette commission; mais si tu savais comme il est insistant!... d'une manière vraiment irrésistible!... Mon Dieu, qu'il a de beaux yeux! Quand il me regarde en me disant: —Chère Mme Levert, vous ne savez pas combien je l'aime. C'est sérieux, voyez-vous!—Il me donne envie de pleurer. Et si j'ai confiance en quelqu'un, c'est bien en lui. Oh! ce n'est pas un séducteur, celui là, un conteur de fleurettes; non, ma chère, c'est un homme qui sait aimer, un homme vraiment comme il y en a peu. Certes, je n'ai pas à me plaindre de mon mari; mais... la plupart des hommes deviennent si vite indifférents.....

— Il t'avait chargée d'une commission pour moi? demande Emmy, qui n'avait point, elle perdu le fil du discours de son amie.

—Ah! oui: Il dit qu'il veut un ordre de toi, quelque chose; il faut que je lui apporte un mot de ta part. Il ne peut vivre ainsi, dit-il; il attend tout de toi; il faut que tu lui commandes ce qu'il doit faire.

— Qu'il m'oublie et se console, dit Emmy, fondant en larmes.

— Ah! ma chère, si je lui rapporte cela, il va se désespérer. Mon Dieu! mon Dieu! quel dommage! Un jeune homme si intéressant! Qui sait même s'il n'est pas capable dans sa douleur... Non, je ne devrais pas te dire cela. Car, tu as raison. Oui, tu as bien du courage!... Ton mari est un homme si mauvais!... Pauvre amie!

Un beau jour du commencement d'avril, Emmy alla promener sa fille aux Tuileries. Elle s'assit à gauche de la grande allée, sous les marronniers. Le soleil brillait et venait réchauffer sous ses fourrures la pâle jeune femme. Tandis que Paulette, suivant un cerceau, décrivait des routes de papillon, Emmy regardait un coin de ciel bleu entre deux nuages, qui semblait, elle n'eût dit pourquoi, la regarder aussi, d'un air doux et attendri. Une rêverie la prit, une de ces rêveries qui nous enlèvent à ce coin de réalité que nous appelons ici la vie. Une sorte d'oubli la pénétrait, comme le sommeil un malade, et son cœur se reposait, comme il n'avait pas fait depuis longtemps. Là bas, loin, si loin de la terre, qu'y avait-il?...

Et cette pensée d'appel à l'inconnu et d'asile en lui, qui est le point d'éveil le plus pur du sens religieux, se produisit en elle, d'un élan, première et vive.

A côté du rayon visuel qu'elle projetait ainsi de ce monde aux régions du rêve, le coupant quelquefois, quand le vent s'élevait, une branche nouvelle, éclose hier d'entre ses écailles luisantes et vernies, toute frileuse encore et de ce vert jaune qu'a aussi le duvet des petits oiseaux, s'agitait et lui faisait signe. Elle était heureuse au soleil, la petite branche, et quand Emmy la regardait elle semblait lui dire: Vois comme la terre est belle, notre mère à tous. Je suis avril, je suis la jeunesse et je vis de soleil, comme tu vis d'amour. Puis, s'inclinant au vent, elle murmurait, d'une voix si douce que seule Emmy l'entendait: Olivier! Olivier!

— Tout me parle de lui, se dit-elle, et elle détourna ses yeux qui se portèrent du côté de la statue de César. Contre le piédestal, un homme était appuyé, c'était lui. De quel air il la contemplait! Et que de choses dans son regard! C'était bien l'être en qui l'intelligence et l'amour, conscients d'eux-mêmes, cherchent, au-dessus de toute ébauche, l'être pareil. Dans son regard, dans son attitude, Emmy voyait tout ce que disait son âme, et les yeux de la jeune femme se mouillaient de larmes, et son cœur se gonflait de folles tendresses. A la fin, elle rougit d'elle-même, voulut partir, se leva et chercha des yeux Paulette. Mais alors M. Martel vint rapidement à elle.

— Vous voulez donc ne plus nous voir?

— C'est impossible, hélas! murmura la jeune femme.

— Non, ce n'est pas impossible; mais vous ne le voulez pas. Emmy, je ne puis tenir à cette torture! Ecrivez-moi, répondez-moi demain... je vous en prie!

En même temps, il avait pris la main de la jeune femme et y déposait un papier. Il s'éloigna. La nuit tombait; et Paulette, occupée de ses jeux à quelque distance, n'avait pas vu Olivier.

C'était toujours avec serrement de cœur, dans l'attente de paroles insultantes ou de procédés mauvais qu'Emmy rentrait dans sa maison. La vue seule de Gervais, sombre et dur, lui faisait mal. Mais ce soir-là, elle ne songeait qu'à sa lettre, à la lire furtivement, et sous le cher papier, caché dans son corsage, son cœur battait plus vite et plus largement.

Depuis quelques jours, M. Talmant était en proie à une sourde rage. Léocadie lui avait signifié son congé par lettre, et à quelque heure de la journée qu'il se fut

présenté chez elle, on lui avait dit qu'elle était absente; il n'avait pu la voir. Les demoiselles de magasin l'accueillaient d'un air maussade et l'une d'elles maintenant travaillait derrière la porte, comme si elle eut fait le guet. Gervais essaya bien de pénétrer dans l'arrière-boutique; mais un verrou l'avait averti de ne pas aller plus loin, à moins d'esclandre public. Il devina la main des Denjot dans l'affaire, et dans son âme la haine se mêla aux regrets.

Il aimait cette maitresse; il la lui fallait! Cette femme avait pour lui des attraits que n'avait nulle autre. Depuis près de deux ans, il n'en était point lassé; la perdre maintenant, malgré lui, exaltait son orgueil jusqu'à la rage et son amour jusqu'à la folie. Sa femme était la cause de tout cela; il la haïssait. De plus, depuis le jour où il l'avait trouvée en tête à tête avec M. Martel, il avait contre de vifs soupçons. Irrité de tous cotés, tiraillé en deux sens contraires, ne pouvant ni garder Emmy à vue, ni l'empêcher absolument de sortir, il avait pris le parti de la faire espionner par sa domeséTIque.

C'était une de ces bonnes de passage, dont la vénération s'applique au culte d'un seul dieu, l'argent, vénération qui n'exclut point la tendresse. Elle prit sans façons les deux pièces d'or que lui présentait son maître, et promit « de rendre compte de tout à Monsieur, comme c'était son devoir. »

André Léo.

(*La suite au pochain numéro*).



# MEMENTO

—

Notre confrère Edouard Hervé, le brillant orateur de la salle Scribe, le vigoureux polémiste du *Courrier du Dimanche*, écrit en ce moment une *Histoire des idées libérales en Angleterre*.

— Le procès en séparation que devaient plaider M. Castelmary et la charmante Marie Saks, nous ne voulons pas de Sass — et que regrettaient tant leurs nombreux amis, n'aura pas lieu.

— Les obsèques de Roger de Beauvoir ont été célébrées mardi, à l'église Sainte-Marie des Batignolles. L'assistance était nombreuse. Le deuil était conduit par les deux fils du défunt. Les cordons du poêle étaient tenus par MM. Arsène Houssaye, Albéric Second, Emmanuel Gonzalès et de Forges. Au Père-Lachaise, M. Albéric Second a prononcé un discours comme ami du défunt et au nom de la Société des gens de lettres.

— Villaret, le ténor de l'Opéra, est en procès avec M. Brun, son ancien professeur, directeur de l'Orphéon avignonnais.

M. Brun réclame 14,000 fr. au ténor et le ténor en offre 2,000 à M. Brun. La différence est trop grande pour qu'un arrangement amiable puisse intervenir.

On sait que l'engagement de Villaret à l'Académie Impériale vient d'être renouvelé dans des conditions excellentes.

— Grand mouvement dans les théâtres.

D'ici samedi nous aurons: la réouverture de l'Odéon, première représention du *Maître de la Maison*. — La première représentation du *Nouveau Cid* au Vaudeville. — La première représentation de la *Nouvelle Rosine* au Gymnase. — La réouverture des Délassements-Comiques et première représentation d'une féerie: *Ricdin-Ricdon*. — Plusieurs pièces nouvelles aux Folies-Marigny. — Au théâtre du Prince Impérial première représentation d'un vaudeville militaire. Artilleurs du grand et du petit format, à vos pièces!

— M. Edouard Lemoine annonce dans l'*Indépendance belge* qu'après la pièce de M. Sardou: *Nos bons Paysans*, on aura à ce théâtre cinq actes de M. Amédée Achard et quatre de M. Alexandre Dumas fils, quatre actes non tirés de l'*Affaire Clémenceau*.

— Après *Jean la Poste*, le théâtre de la Gaîté donnera une grande pièce de MM. Anicet Bourgois et Ernest Blum pour la rentrée de Paulin Ménier.

— On lit dans le *Progrès de Lyon* :

« Mlle Carlotta Patti vient d'avoir un grand succès au concert de la Société philharmonique à Boulogne. Quelques journaux de Paris étaient représentés à cette fête musicale: les *Débats* par M. d'Ortigue, et la *Liberté* par M. de Gaspérini.

On assure que la cantatrice, sœur de Mlle Adelina Patti, cordialement applaudie à Boulogne, fera bientôt son apparition dans le monde musical parisien qu'elle n'avait jamais osé aborder.

On parle même d'un opéra où Mlle Carlotta Patti jouerait le principal rôle.

Cette jeune actrice est boiteuse, et cette infirmité l'a empêchée jusqu'ici de se hasarder sur une scène quelconque.

Dumas, l'intrépide Dumas, veut se servir de cette imperfection, qui, cette fois, ainsi que jadis à la cour de Louis XIV, n'est qu'un attrait de plus, et il compose en ce moment pour elle un opéra qui aurait nom: *Mademoiselle de la Vallière*, et dont la musique sera, dit-on, confiée à M. de Flotow. »

— Une toile d'Ary Scheffer, sauvée par miracle en 1848, au château de Saint-Cloud, vient d'être retrouvée parmi les toiles roulées qui encombrent les magasins du Louvre.

— A Birmingham, le machiniste d'un café chantant a égorgé sa femme sur la scène et sous les yeux des spectateurs. On ignore les motifs de cet assassinat.

— L'Opéra-Comique a repris *Haydée* avec Achard et va reprendre la *Servante maîtresse* avec Galli Marié. Samedi prochain, rentrée de Marie Cabel dans la *Fille du Régiment*.

— Désiré, l'ex-Jupiter des Bouffes-parisiens, est engagé au Palais-Royal.

— A Manchester il y a eu une exécution capitale. Il y avait soixante-huit ans que cette ville n'avait eu un semblable spectable. Aussi l'enthousiasme des spectateurs est-il allé jusqu'au délire. La représentation du drame a obtenu un succès immense. Le bourreau a été accueilli par la chanson nationale que voici, entonnée par quarante mille bouches :

Glory, glory, hallelujah!
England is a happy land,
We are all unity,
And Beelzebud defy,
And we'll join the hallelujah band!

C'est-à-dire :

Gloire, gloire, alleluia!
L'Angleterre est un heureux pays;
Nous sommes tous unis,
Nous défions Belzebuth,
Et nous joindrons la bande de l'alleluia!

En apprenant ces détails, John Bull s'est écrié :

— Décidément l'Angleterre est le premier pays du monde!

— Nous trouvons dans la *Salle à Manger* — une concurrence à la *Liberté* — un menu en vers dont voici des extraits :

Le premier mets que l'on vous sert
Est un potage à la Colbert
Qui, pour peu que cela vous plaise,
Sera suivi d'un frais turbot
Auquel nous donnerons assaut
Aidés d'une sauce hollandaise.
— Puis viendra le filet de bœuf
Dont on mange gros comme un œuf;
Il n'est pas servi sans la truffe
Qu'aimait ce bon monsieur Tartuffe.
— Suivront des filets de perdreau
Sur du gibier mis en purée,
. . . . . . . . . . . . . . . . . .
— Pour légumes des artichauds
Avec des petits pois nouveaux.
. . . . . . . . . . . . . . . . . .
— Pour entremets, croûte au madère,
Et p ur finir une plombière.
. . . . . . . . . . . . . . . . . .
— Puis on servira, pour entrées,
Les fraîches truites saumonées.
Etc., etc.

— Sous le titre de *Nélida*, Mme Daniel Stern publie, à la librairie Michel Lévy, un très intéressant volume où brille à la fois son talent de romancier et d'écrivain.

— Parmi les volumes de poésies récemment publiées, il faut citer :

*Sauvagerie*, petits poèmes et sonnets, par M. Edmond Thiaudière (librairie centrale). Facture inégale, mais verdeur et originalité; une série d'impressions rapidement jetées sur la page, avec l'entrain et parfois la vigueur de l'eau-forte.

Les *Printemps du cœur*, par M. Eugène Vermesch. Esprit, chaleur et tendresse. C'est le livre d'un amoureux, qui manie l'hyperbole avec la sûreté d'un vieux cavalier montant un dangereux étalon.

*Brunes et blondes*, par M. Charles Diguet. Belle langue, chargée de sensualités qui font rêver.

— Le théâtre Déjazet fait décidément sa réouverture le 1er septembre par la revue l'*Evénement*. Le rôle de Cornaline est tenu par une débutante, Mme Léonie Touret. Nous ne dirons rien d'un talent qui s'ignore. Tout ce que nous savons c'est que Mme Léonie Touret est une jolie femme, et qu'elle est intelligente; avec cela et un peu de travail, une femme va loin. Donc! bonne chance, Mme Léonie!

— M. Paul Perret, vient de faire paraître à la librairie Michel Lévy un nouveau roman intitulé les *Roueries de Colombe*.

— Les mêmes éditeurs mettent en vente les *Journées de Titus*, recueil des plus amusants articles publiés par Méry aux diverses époques de sa vie.

— M. Bagier prépare d'étranges surprises aux habitués du Théâtre-Italien. Ce n'est point de l'engagement de Mlle La Grua ni de celui de Mlle Urban que je veux parler, mais d'une nouveauté plus étrange encore : le répertoire de l'Opéra-Comique transporté dans la salle Ventadour, en vertu de la liberté des théâtres!...

En croirai-je mes oreilles?

Oui, un traité vient d'être conclu avec l'éditeur de musique Brandus, aux termes duquel la Patti donnera 10 représentations du *Domino noir* et autant de l'*Etoile du Nord* à la salle Ventadour.

— Le Cirque de l'Impératrice a renouvelé en partie son affiche. Il nous montre maintenant une chienne savante, Blanche Munito, un singe écuyer et un équilibriste brésilien. Les exercices de Blanche Munito (un nom célèbre dans l'histoire des chiens savants) perdent un peu d'intérêt dans la grande salle du Cirque. C'est un jeu de salon. Blanche Munito, petite chienne barbet au museau très fin, à la robe blanche avec les oreilles marron, est fort bien dressée, mais on ne lui a rien enseigné qui n'ait déjà été fait par tous les Munitos du passé. Le singe Jack a déjà paru au Cirque il y a deux ou trois ans. Il donne toujours une fort amusante parodie, des sauts d'écharpes, de banderolles et de tonneaux qui forment le fond insipide des représentations équestres. L'artiste brésilien jongle, debout sur un fil de soie gros comme le petit doigt. C'est un mélange de danse de corde et d'exercices d'équilibriste. Le public paraît y prendre plaisir; mais le jour où nous assistions à la représentation du Cirque, le véritable succès a été pour les sauts périlleux en avant et en arrière du jeune Ferroni, le frère de celui qui a péri si malheureusement le mois dernier, et pour les hercules à *cheval*, travail de première force exécuté par MM. Cooke et Fernando.

Michel Mortjé.

# LA BONNE NOUVELLE

—

Ce matin — je me suis réveillé au bruit des cloches : toutes les églises de Paris sonnaient le carillon.

—

Mon petit — lever — calme et souriant d'habitude — a été cruellement gâté par l'église de mon quartier, qui prenait part au concert.

—

Cependant, je ne m'en plains pas, une *bonne nouvelle* n'est jamais assez payée — même au prix d'un doux sommeil interrompu.

—

Aussitôt levé, j'ai voulu savoir quelle était la fête que cette bonne ville de Paris chantait si bruyamment dès l'aurore : — ma curiosité était extrême — le vacarme des cloches m'intriguait — ma migraine était au comble.

—

Brouillé depuis ma tendre enfance avec ce brave calendrier — que les locataires honnêtes ont en horreur; — fort ignorant en outre des dispositions religieuses du Concordat — et très peu renseigné — par surcroit de malheur—sur les dates de nos fêtes civiques — je me suis demandé pendant une heure — quelle pouvait être la cause de cette allégresse universelle.

—

Béni soit le journal qui le premier — est venu ce matin m'apporter la bonne nouvelle! Je crois — Dieu me pardonne! que j'ai béni ce matin cette exécrable institution que l'on appelle la presse!

—

Que voulez-vous! l'esprit le plus fort a parfois des faiblesses; ma curiosité, ma migraine, mon embarras— c'est le journal qui m'a guéri de tout — donc qu'il soit loué!

—

Ce journal — j'ai hâte de vous le nommer — c'est la *Gazette des Etrangers* : la *bonne nouvelle* — annoncée

par ladite *Gazette* et justement célébrée par les cloches — la voici — écoutez :

—

« Le feu duc de Gramont-Caderousse — a trouvé son successeur! » Réjouissez-vous, Parisiens—la société est sauvée!

—

M. Henri de Pène, dans un article de fond, raconte aux populations émerveillées — comme quoi la Providence — ayant enfin pris en pitié nos malheurs — a bien voulu — dans un accès de souveraine clémence — nous envoyer un successeur de Caderousse.

—

Je ne sais pas, en vérité, si cette nouvelle a fait monter les valeurs de la Bourse—ou si la morale est en baisse : — Quoi qu'il en soit — la nouvelle est extrêmement importante, et M. Henri de Pène a eu mille fois raison de la publier dans sa gazette.

—

Seulement, dans ses retours de tendresse pour feu le duc — M. de Pène nous semble un peu cruel : « Ce que je trouve le plus à lui reprocher—c'est la banale stérilité de ce testament qui vient d'être cassé judiciairement. Laisser sa fortune à un homme de rien; à un médecin! »

—

« Il fallait, pour bien finir, — continue M. de Pène— consacrer son opulence entière, par acte de suprême volonté, à quelque retentissant scandale — (le mot est très doux) ou à une bonne œuvre (mauvaise idée). Tout à une demoiselle notoirement brouillée avec la morale et le bon sens (à la bonne heure), ou bien tout pour une institution pieuse; (voilà les mauvaises idées qui reviennent) en dehors de ces deux extrêmes—point de salut pour une pareille mémoire. — Mais laisser son docteur pour légataire universel! pouah! »

—

Vous êtes cruel, M. de Pène; « point de salut pour une pareille mémoire » c'est par trop dur — convenez-en...

N'ayant pas laissé sa fortune — le feu duc de Caderousse — à ce bon petit « retentissant scandale » dont vous parlez — sa mémoire est diablement compromise et je ne vois pas *de salut pour elle*, comme vous le dites fort élégamment.

—

Maintenant — je suis tout à fait de votre avis sur le mauvais choix de l'héritier : « Une demoiselle notoirement brouillée avec la morale » *ça fait toujours bien* — et puis c'est exemplaire et très encourageant pour les femmes; bref — j'aurais applaudi des deux mains — mais un docteur! Pouah! Un homme qui travaille et qui s'oublie jusqu'au point de consacrer toute son existence à l'étude! Un homme de peine! Jamais! Oh! non jamais — ce serait pour tout de bon et pour de vrai un *retentissant scandale!*

—

Heureusement — le testament a été cassé — la justice est bonne à quelque chose; — je ne puis pas m'empêcher cependant de regretter cette petite demoiselle notoirement brouillée avec la morale — que voulez-vous! C'est plus fort que moi! — Pauvre petite déshéritée; elle aurait si bien mangé l'héritage de feu le duc!

—

Si M. de Pène est inflexible et dur pour la mémoire du défunt — il est par compensation d'une bonté toute paternelle pour le public.

—

— Gens de Paris, ne pleurez plus — nous dit-il — séchez vos larmes; le successeur de Caderousse est là — c'est moi qui vous le dis — c'est moi qui suis heureux de vous l'annoncer.

—

« Il a de l'esprit, de la noblesse — de la figure — notre nouveau héros — (c'est toujours M. de Pène qui parle), un conseil judiciaire (mauvaise affaire pour un héros), une fortune énorme, de la bravoure, de la distinction des pieds à la tête — (c'est ce qui fait de la distinction partout) et jamais le sou. (Diable! ceci gâte un peu le héros.)

» Le Mont-de-Piété connait sa montre par cœur : (Ah ça! M. de Pène, vous êtes par trop terrible; encore un pas et vous allez mettre votre héros sous les verrous de Clichy.)

» Les pièces de quarante sous habitent plus souvent son gousset que les louis d'or, par la raison que ces derniers (qui?) sitôt présents, sitôt envolés. »

—

« Tout le monde l'aime, au club, sur le boulevard, à l'Opéra, au bois. »

Le pauvre garçon! où diable peut-il aller — dans ses moments d'ennui — pour se soustraire à ce tourbillon affectueux qui le poursuit sans relâche? Je me le demande en tremblant! et je commence moi-même à avoir de l'affection pour lui.

—

Savez-vous ce que deviendrait Paris, si M. de Caderousse était resté sans successeur?

—

Horreur! « un Carpentras agrandi, » un affreux séjour, un bourg de sixième ordre, « où les viveurs seraient guéris de leur folie; » frémissez donc, mes bien-aimés Parisiens; nous l'avons échappé belle; « un Carpentras agrandi. »

Dieu soit loué — le successeur est là, les viveurs conserveront *leur folie*, et la raison d'être de Paris ne sera plus en danger de mort!

—

Sonnez, cloches de Paris, sonnez; la grande cité est en fête; l'esprit humain a remporté sa victoire suprême; la noble Athènes a été un instant à deux pas de l'abîme, Carpentras menaçait de l'engloutir. — Célébrez avec des hymnes la *bonne nouvelle* — le *successeur* est parmi nous!

—

Je crains fort le remords, et ma nature généreuse repousse toute idée d'égoïsme; aussi je ne veux pas garder pour moi seul le glorieux nom du sauveur de Paris — le voici — il s'appelle *La Palférine.*

Ne l'oubliez pas! Jeanne d'Arc elle-même n'a jamais fait pour la France le quart du bien que La Palférine en a fait pour Paris — ne soyez donc pas ingrats — gardez bien ce nom dans votre cœur — et rendez grâces à M. de Pène.

—

« *Moralité :* les prodigues ont une mission ici-bas, et ceux qui la remplissent avec grâce, auront toujours la chronique pour eux. »

—

Ainsi finit l'épître de M. de Pène aux Parisiens : nous applaudissons de tout cœur : un si bon article ne pouvait pas se terminer différemment.

—

Étant admis que les hommes de science et de travail ne méritent qu'un *pouah*, et que les villes qui guérissent les viveurs de leur folie, dégénèrent en Carpentras — la *moralité* était toute trouvée d'elle-même — « les prodigues sont des missionnaires — et les chroniqueurs sont leurs prophètes. »

—

Sonnez, cloches de Paris, sonnez; la grande cité est en fête, l'esprit humain a remporté sa victoire suprême — Carpentras est démoli et la morale est vengée — célébrez avec des hymnes la *bonne nouvelle*, le successeur de M. de Caderousse est parmi nous! rendez grâces au ciel et n'oubliez pas M. de Pène!

G. Pétano.

# COURRIER DE PARIS

—

Une animation extraordinaire règne sur les boulevards aux coins de rue des groupes stationnent en gesticulant. Une émotion sans cesse grandissante va en se communiquant des boutiques d'épicier aux loges de concierge.

C'est que, depuis quelques jours, le *Petit Journal* a commencé la publication d'un procès palpitant d'actualité et dont les débats ont eu lieu, il n'y a guère plus de quatre ans, devant les cours suprêmes de Madras et de Calcutta.

∴

Vous avez vu la réclame ingénieuse, autant qu'étourdissante, faite par M. Millaud autour de ce gentil petit procès.

Vous avez vu les affiches jaunes barriolées de caractères cabalistiques inventés par un Indien du passage du Caire, le drapeau des Thugs (un chef-d'œuvre dans toute l'acception du mot), l'article-annonce de Timothée Trimm qui a si fortement frappé l'esprit public.

Ces affiches, ces annonces, ces réclames, si variées et si originales, ne sont rien auprès des projets mirobolants qu'avait eus le fondateur du *Petit Journal*, projets que, malheureusement, il n'a pu accomplir.

∴

M. Millaud avait loué pour huit jours, et à raison de mille francs, un éléphant, un éléphant vivant. Il avait déniché, je ne sais où, dans quelque coin de Paris, — on trouve tout à Paris quand on veut y mettre le prix, — quatre Indiens, de véritables Indiens, qui auraient promené, à travers la capitale, l'éléphant porteur des affiches que vous connaissez.

On raconte que la police aurait refusé l'autorisation nécessaire pour cette promenade étrange.

La sûreté publique s'oppose apparemment aux exhibitions de ce genre.

Nos rues et nos boulevards sont encombrés, du matin au soir, par des chevaux qui galopent, qui éclaboussent, qui écrasent.

Mais il serait dangereux d'y ajouter un éléphant allant au pas.

C'est bien humiliant pour les chevaux!

∴

La réclame, telle qu'elle a été faite, a valu 75,000 nouveaux abonnés au *Petit Journal*.

Le peuple français ne demande qu'à s'instruire.

∴

Le procès des étrangleurs renferme en effet des détails horribles; les 3,266 accusés sont des assassins endurcis, mais il n'en est pas moins vrai qu'ils ont 3,266 fois droit à notre indulgence.

Il ne faut pas oublier qu'il s'agit ici d'une secte religieuse.

Si au lieu de nous avoir répété dès notre enfance : *Homicide point ne seras*, on nous avait dit : *Ne manque jamais d'étrangler ton prochain avant déjeuner*, que serait-il arrivé?

Les bons, les dévots, les obéissants, ceux qui ont la foi enfin, auraient passé leurs matinées à commettre un ou plusieurs assassinats.

Les méchants, les athées, les sceptiques se seraient croisés les bras et auraient laissé faire les autres.

∴

Qui donc aurait eu le courage de dire aux premiers :

— Vous avez été remplis de zèle, vous avez courageusement obéi aux préceptes de votre religion ; vous êtes des braves, des saints, donc vous allez être pendus !

Je soumets cette question aux lecteurs du *Petit Journal* et je suis bien certain qu'ils n'y répondront pas.

—

La réclame a beaucoup donné cette semaine.

La *Petite Presse*, ayant eu la bonne fortune d'obtenir du chevalier-vicomte Ponson du Terrail une suite aux *Exploits de Rocambole*, a orné une petite voiture — pareille à celles qui vendent la *Poudre-Insecticide-Vicat* — du nom du célèbre romancier.

Et fouette, cocher !

∴

On l'a rencontrée un peu partout, cette petite voiture. On y voyait de tous les côtés le nom de Ponson du Terrail en lettres immenses.

A gauche : *Vicomte Ponson du Terrail.*
A droite : *Vicomte Ponson du Terrail.*
Devant : *Vicomte Ponson du Terrail.*
Derrière : *Vicomte Ponson du Terrail.*

∴

Si j'avais le bonheur d'être populaire comme M. Ponson du Terrail, si j'étais l'auteur des *Drames de Paris*, de la *Jeunesse du roi Henri* et de tant d'autres œuvres remarquables, je m'opposerais formellement à ce que mon nom fasse ainsi concurrence au Jardin d'acclimatation et aux grandes eaux de Versailles.

—

A propos de Ponson du Terrail, on n'a pas assez signalé les procédés pleins d'originalité qu'emploie, dans ses romans, cet illustre écrivassier.

J'en choisis un, entre mille, qui me semble tout à fait nouveau.

C'est celui de rappeler tel héros des romans de Balzac pour faire le portrait d'un de ses personnages.

Exemples :

La *Résurrection de Rocambole*, tome 1er, page 67, portrait de Nichette :

« Elle rappelait en blond cette héroïne de Balzac, qui, dans la *Peau de chagrin*, se vante d'avoir été la maîtresse d'un guillotiné et de lui être demeurée fidèle au-delà du tombeau. »

Même ouvrage, page 81 du premier volume :

« Cet homme avait un don étrange de fascination. Avez-vous lu Balzac et sa *Femme de trente ans ?* »

∴

Rien n'est plus ingénieux que cette façon de faire le portrait.

J'ai l'honneur de vous présenter mademoiselle Nichette. Je ne vous dirai pas si elle est belle ou laide, grande ou petite, jeune ou vieille. Vous trouverez l'original dans la *Peau de chagrin*.

Comme cela, pour peu que l'on ait bien lu Balzac et que les types si nombreux de la *Comédie humaine* soient bien présents à la mémoire, on sait tout de suite à qui l'on a affaire.

∴

Un autre procédé non moins original consiste à mêler d'une façon tout à fait inattendue le banal au poétique.

Exemple :

La *Résurrection de Rocambole*, vol I.

*Lettre d'Antoinette au baron de Morlux :*

« Je travaille, je prie et j'ai foi en Dieu.

» Je n'ai jamais songé à me marier, par la raison toute simple que le seul homme qui pourrait convenablement unir son sort au mien, serait *un pauvre diable* COMME MOI gagnant péniblement sa vie.

« ON NE TIRE PAS DU BEURRE DE DEUX CAILLOUX. »

∴

Dans un autre roman, *Pas-de-Chance, histoire d'un enfant perdu*, M. Ponson du Terrail donne à une cantatrice célèbre, riche, adulée, le joli nom de *Bastinguette*.

On y lit, page 422, vol. I :

« Vous devinez le reste, ajouta-t-il en levant son affectueux et triste regard sur la *diva*.

Bastinguette lui sauta au cou. »

N'est-ce pas que ce nom de Bastinguette évoque de douces et de gracieuses images ?

—

On délivre en ce moment des billets pour un *Voyage autour du demi-monde*, dont le célèbre et hardi voyageur Victor Koning est l'organisateur.

Voici l'itinéraire de ce fort intéressant et curieux voyage d'exploration :

Départ le matin à 10 heures du boudoir de *Sainte-Cocotte*. Train express pour l'*Hippodrome*.

*Restaurant du café Riche.* — Vingt minutes d'arrêt.

Les *Champs-Elysées*, l'*avenue de l'Impératrice*, arrivée à l'*Hippodrome*.

*De l'Hippodrome au Lac.* — Buffet à la station *Frontin*.

*Du Lac à l'Hôtel Cora Pearl.* Visite de l'Hôtel. On assiste au coucher... de mademoiselle Cora.

De l'*Hôtel Cora au Cirque de l'Impératrice*, en passant par la *Maison Dorée*.

*Rigolo, Léotard, L'écuyer quadrumane.*

Stations diverses, embranchements et correspondances : *Adèle Courtois, Léonide Leblanc, Olympe Audouard, Duverger, Doche, Marie-Colombier, Hortense Schneider, Ferraris, Anna Deslions, Adèle Page, Blanche Pierson.*

∴

Ascension du Mont-Martre. Arrêt à Clichy-House.

Les billets estampillés par M. Théodore Barrière et portant la signature de M. Victor Koning sont délivrés, sous forme de volume et au prix de trois francs, chez M. Dentu, libraire de la Société des gens d'esprit.

—

Pourquoi l'*Entr'acte*, rendant compte du *Roman de deux jeunes mariés*, a-t-il intitulé ce charmant ouvrage de Charles Joliet : le *Bourreau de deux jeunes mariés ?*

—

Dans le *Nouveau Cid* qui passera au Vaudeville vers la fin de la semaine, le rôle d'amoureux sera rempli par un débutant, M. Jouvin.

M. Jouvin a joué dernièrement aux Bouffes dans la pièce antique de M. Arthur Ponroy, mais comme il avait eu la malencontreuse idée de s'affubler de jupons de femme, il n'a obtenu qu'un succès d'estime.

Il n'est donc guère probable qu'il renouvelle cette malencontreuse tentative.

D'autant moins que plusieurs de ses confrères, fort estimés comme hommes de lettres, ne font que de médiocres acteurs.

∴

Nous avons, au Vaudeville, Joliet et Delacour, qui ne sont pas précisément bien aimés du public.

Pourtant Delacour et Joliet sont auteurs de beaucoup de jolies choses, amusantes et littéraires.

Le cumul est nuisible à l'art.

Dernièrement encore, Faure ne s'est-il point avisé de débuter à l'Hippodrome ?

Et Peters, le restaurateur des gens de lettres, n'a-t-il pas osé chanter des folichonneries aux Folies-Dramatiques ?

Il est vrai que, depuis longtemps, Bataille obtient des succès à l'Opéra-Comique !

—

Les collaborateurs de M. Labiche n'ont pas de chance.

Ils ont beau faire partie de la pièce, aux yeux des maîtres critiques ils n'existent pas ; jamais il n'en est question dans les feuilletons dramatiques.

Voyez plutôt pour *Un pied dans le crime*, la nouvelle pièce de MM. Labiche et Choler !

Il n'y a guère eu que M. Ganesco qui ait nommé les deux auteurs de cette comédie.

Dans les autres compte-rendus, je n'ai vu que le nom de M. Labiche.

Et pourtant M. Labiche avoue qu'il a un collaborateur.

Que signifie donc le silence de ces messieurs de la presse ?

Si les collaborateurs de M. Labiche sont nuls, pourquoi leurs noms figurent-ils sur l'affiche ?

S'ils ont quelque talent, pourquoi n'en est-il jamais question dans les comptes-rendus de messieurs les lundigraphes ?

—

La *Gazette des tribunaux* nous a appris que Mlle Léonide Leblanc doit ou devait 1,012 fr. à son pédicure.

Rien n'est plus simple.

Les pommades pour les mains, les soins donnés aux pieds et aux mains, tout cela se paie.

Que Mlle Leblanc ne regarde pas à la dépense quand il s'agit de son embellissement personnel, cela s'explique.

Mais ce qui me paraît beaucoup moins logique, c'est l'extrait suivant de la facture du pédicure :

1862, février.... 11 : Pour une amie, 10 fr.
— novembre 30 : id. id. 10 fr.

Mlle Leblanc payant 20 fr. pour des soins donnés aux cors et durillons d'une amie, fait preuve d'une prodigalité des plus excentriques.

Je comprends que l'on fasse des invitations à dîner, quand on en a les moyens.

Mais dire à une amie :

— Viens chez moi, tu te feras couper les cors !

Cela dépasse les bornes de l'intelligible....

—

Le boulevard des Italiens est bouleversé depuis quelques jours.

On creuse, on creuse, on creuse, on bouscule les tuyaux à gaz, on explore les égouts.

— Pourquoi ces travaux ? demanda un monsieur.

— Tiens, répliqua un gamin qui passait, c'est pour chercher une pièce de dix sous qu'un grand personnage a perdue, montant en omnibus.

—

X., qui est louche et ennuyeux, accosta le banquier M....

— Comment vont les affaires ? lui demanda-t-il.

— Comme vous voyez ! répondit le spirituel banquier.

ARNOLD MORTIER.

---

Dans Paris où tout s'oublie, il y a pourtant des choses qui frappent l'imagination et dont le souvenir reste à la foule. La pieuvre est une de ces raretés. La curiosité, l'étonnement qu'inspirent au public les *Pieuvres du Jardin d'acclimatation* prouvent que l'antagoniste du Gilliat de Victor Hugo est toujours présent à la mémoire des Parisiens. Les pieuvres de l'aquarium, quoiqu'elles ne soient pas d'une dimension formidable, donnent pourtant au spectateur une sorte de frisson. Ces ventouses qui se collent à tout ce qu'elles touchent, ces bras multiples qui saisissent et enlacent, cet œil immobile et féroce, cet ensemble vraiment horrible impressionnent vivement toutes les personnes qui assistent à ce spectacle étrange.

---



---

Dimanche prochain, 2 septembre, des régates auront lieu dans la rade de Cherbourg. — A cette occasion, la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest a organisé des trains de plaisir du samedi au lundi.

---

Dimanche 2, lundi 3 et mardi 4 septembre, fête des Loges dans la forêt de Saint-Germain.

---

*Le Rédacteur en chef*, CASTAGNARY.

Le café de la Rotonde au Palais-Royal qui jusqu'à ce jour était resté en arrière ne voulant pas vendre de bière, vient de se mettre à la hauteur de l'époque en donnant à ses consommateurs d'excellente bière d'Allemagne. Nous pourrons donc maintenant aller fumer notre cigare en buvant notre bock et respirer l'air pur du jardin.

---

Le savon de Thridace, de Violet, parfumeur de LL. MM. l'Impératrice Eugénie et de la reine Isabelle II des Espagnes, est le seul recommandé par les célébrités médicales pour l'hygiène et la beauté de la peau. Exiger la marque de fabrique : *A la reine des abeilles*. Dépôts chez tous les pharmaciens et parfumeurs.

---

L'huile pure de marrons d'Inde employée avec soin, de façon à être absorbée par la peau tuméfiée ou douloureuse, est le meilleur remède externe de la goutte, des rhumatismes et des névralgies. Dans les pharmacies, exiger la signature Em. *Genevoix*, 14, rue des Beaux-Arts, Paris. — 5 fr. et 3 fr.

---

Beaucoup de personnes ignorent que les rides prématurées, la rudesse de la peau, la chute des cheveux ou leur blancheur précoce, l'engorgement des gencives, la carie et la perte des dents proviennent du trop peu d'attention et de soins qu'elles mettent dans le choix des diverses préparations dont elles se servent pour leur toilette. Trop souvent ces préparations renferment des substances nuisibles, quelquefois même dangereuses pour la santé. Nous croyons leur rendre un éminent service en leur indiquant la PARFUMERIE DE LA SOCIÉTÉ HYGIÉNIQUE (dont l'entrepôt général est rue de Rivoli, 79).

Les divers produits de cet établissement y sont fabriqués d'après l'indication et sous la surveillance de médecins et de chimistes distingués ; aussi, loin d'être nuisibles aux diverses parties du corps auxquelles s'applique leur emploi, ils les entretiennent dans l'état le plus satisfaisant de santé et de beauté.

---

Nous lisons dans la *Vie Parisienne* :

On sait que la *Vie Parisienne* n'est étrangère à aucun fait de la toilette, des modes, et de tout ce qui contribue à perfectionner la beauté et l'élégance de ses lectrices ; on n'ignore pas, non plus, que l'hygiène de la beauté a été, de tout temps, une de nos préoccupations.

Il est incontestable, en effet, qu'il vaut mille fois mieux conserver, si faire se peut, ses charmes naturels, que d'avoir à remplacer ce qui n'est plus par cette beauté artificielle qui n'a jamais trompé personne.

Ces précédents nous font donc un devoir de vous parler d'un nouveau produit fort peu connu encore en France, et qui a pourtant, depuis quarante ans, une grande célébrité en Allemagne et dans le nord de l'Europe ; actuellement, il ne nous reste qu'à constater que le dentifrice du docteur *J.-V. Bonn se trouve rue des Petites-Écuries*, 44, *à Paris*.

A peine importé chez nous, ce produit a déjà eu la bonne fortune d'être adopté par tous nos théâtres ; et vous savez si la gent artistique est compétente en matière de beauté et d'élégance. Pour terminer, nous allons donner la parole au *Courrier Médical*, dont l'opinion fait autorité en cette matière :

« Les dentifrices du docteur J.-V. Bonn nous ont été présentés et leurs formules soumises à notre examen ; nous n'hésitons pas à déclarer que nous avons pu reconnaître en ces produits les qualités essentielles de tout bon dentifrice ; nous en recommandons l'usage. » (*Courrier médical*,)

Je ne sais pas quelle est l'opinion de nos lectrices ; quant à moi, je m'incline respectueusement devant les décisions et les ordonnances de nos docteurs, surtout si, comme dans le cas présent, ils conseillent l'usage d'un produit qui réunit les qualités désirables sans tomher dans cette exagération de prix qui est l'apanage de tous les produits analogues.

---



Paris. — Imprimerie de CHARLES SCHILLER, 10, rue du Faubourg Montmartre.